

Festival « Les vendanges photographiques » **2019**

(Invitation de la villa Pérochon- 79 000 Niort).

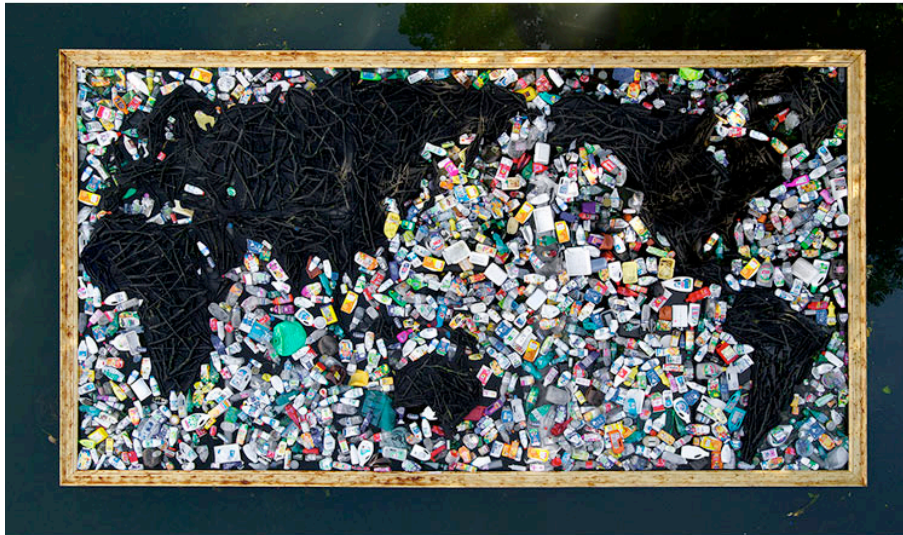
Quelques mots à propos des œuvres de François Méchain présentées à Bellevigne en-Layon :

6ème continent

Œuvre in situ (prise de vue aérienne), bois et déchets plastiques sur plan d'eau,
935 x 510 cm.

Photo couleur sur bâche 206 cm x 350 cm et sur dibond 113 cm x 192 cm

Niort, 2014



Ce travail offre une réflexion purement visuelle d'un problème majeur auquel l'humanité est désormais confrontée : la surabondance et la gestion de nos déchets, en particulier ceux issus du plastique. À la mappemonde et aux planisphères qui ont accompagné des siècles durant la représentation de plus en plus précise de notre monde et qui ont fait rêver l'humanité se substitue ici une carte qui tend vers le cauchemar, celle des défis nouveaux à relever.

Ouvrir un passage

In situ, sculpture éphémère dans la masse végétale tropicale : environ 65 mètres le long (passage de la largeur d'un individu, taillé à la machette dans la masse végétale tropicale)

Diptyque photographique argentique, N et B sur dibond

120 cm x 120 cm chaque image

Ile de la Réunion, Dos d'âne, 2005



Extrait du journal de bord de François Méchain à propos de ce projet :

La pratique de la sculpture *in situ* ayant déjà une longue histoire, il fut décidé, au cours de cette expérience, de donner à ce projet une assise particulièrement contextuelle, en prenant appui sur l'histoire, même quelque peu « imaginée », de l'île.

Le projet : il s'est agi ici d'ouvrir un passage de la largeur d'un individu, taillé à la machette dans la masse végétale tropicale. Cette action et la forme qui en résulte renvoient à l'implantation des colons dans cette île alors déserte appelée à l'époque Ile Bourbon. Tailler, s'enfoncer, avancer, dans la forêt tropicale... ***Ouvrir un passage*** renvoie à des *gestes premiers*, ceux des défricheurs.

Alors que la première étape avait consisté à « pré-figurer » ce projet sous forme de croquis et de travaux sur ordinateur, la seconde fut « d'ouvrir » à la main ou à l'aide d'un simple coupe-coupe, un « passage » dans la masse inextricable de la végétation endémique. Un véritable travail de forçat où chacun dut d'abord se défendre de l'agression de certaines espèces végétales (vigne marron, etc...) pour *tracer* ce fameux passage. Où il ne fut pas rare de voir les uns et les autres, sous les constantes averses en cette période de l'année, glisser, perdre leurs appuis et se retrouver à terre, dans la boue du chantier. On ne réfléchit plus de la même façon lorsque le corps est en danger. Un véritable retour à la réalité de la matière, à la recherche de « gestes premiers » que n'aurait certainement pas désavoués André Leroi-Gourhan. Des attitudes bien éloignées de certaines pratiques fictionnelles contemporaines de plus en plus envahissantes.

Le Chemin au Porc-Épic

In situ, sculpture éphémère, cinquante bois d'épinettes replantés

250 cm x 250 cm x 500 cm

Photographie argentique 160 cm x 120 cm

Codes-barres en lettres adhésives blanches

Canada, Québec, forêt des Laurentides, 1990



Ce travail comme « La Rivière Noire » est un des volets de la réflexion de FM sur les pratiques dès 1990 des grands moulins à fonds américains, producteurs internationaux de pâte à papier. Selon Paul BOULIANE responsable alors du département de foresterie à l'Université Laval de Québec *on coupait à l'époque plus de bois qu'il ne pouvait en pousser*. À associer à l'exceptionnel document cinématographique de Richard Desjardin et Robert Monderie, *L'Erreur boréale*, 1999, qui a secoué le monde politique et économique en Amérique du Nord.

Par ailleurs, cette œuvre cultive un lien discret avec la pratique picturale des *vanités* dans la culture occidentale.

La Rivière des Eaux Volées,

In situ, sculpture éphémère, bois d'épinettes : 1100 cm x 700 cm x 480 cm.
Diptyque photographique argentique, 160 cm x 120 cm chaque
Codes-barres en lettres adhésives blanches

Canada, Québec, forêt des Laurentides, 1990



Extrait du site de François Méchain:

Lors de ma prise de contact du lieu dans lequel j'ai vécu deux mois au cours de l'été 1990, mon premier travail fut de circonscrire à la course à pied, à l'écoute de mon seul souffle, un territoire dans lequel physiquement et mentalement je pourrais œuvrer.

Nourri d'un côté des images de Carleton Watkins, William Henry Jackson et Timothy O'Sullivan, trois des plus grands photographes américains ayant accompagné la conquête de l'Ouest par le rail et de l'autre de références à la peinture occidentale (Cézanne entre autre), FM présente ici sous forme de diptyque deux états d'un même lieu qu'il a choisi d'investir. À gauche l'endroit brut, où les troncs d'épinettes mortes jonchent le sol, à droite l'œuvre imaginée et construite à partir des seuls matériaux trouvés in situ. Nature et culture dialoguent alors dans un même espace.

La Rivière Noire

In situ, sculpture éphémère, épinettes et bouleaux à papier : 1700 cm x 1400 cm x 400 cm
Diptyque photographique argentique N et B 115 cm x 150 cm chaque sur dibond,
code-barre lettres et chiffres adhésifs blancs:

Parc des Laurentides, Québec, Canada, 1990



Ces trois travaux, **Le chemin au porc-épic**, **La rivière des eaux volée** et **La rivière noire** comportent tous une sorte de codes-barres, une ligne énigmatique de chiffres et de lettres blanches, présentée directement sur l'œuvre, à même le plexiglas qui protège l'image. Dans le cas de *La rivière noire par exemple* elle se décompose ainsi : taille de l'artiste (170) bouleau (BO) longueur maximale des bois de bouleau transportés (100) section maximale (35) épinette (EPI) longueur maximale des bois d'épinette transportés (350) section maximale (10) durée de l'action, huit heures, comme la journée de travail d'un ouvrier (8H) date de l'action (1990). FM parle ainsi de ce code personnel: *confronté à l'immensité des espaces canadiens, je souhaite ainsi prendre mes marques en même temps que j'éprouve la limite de mes possibilités physiques.*

Sans titre, N°1, Sans titre, N°2, Sans titre, N°3,

Photographies argentiques, chaque 200 cm x 100 cm chaque
France, Bel-Air, Les Eglises d'Argenteuil, 1998



Dans deux de ces œuvres montrées ici (à l'origine une série de trois), d'où le titre est volontairement absent, François Méchain présente l'agrandissement démesuré de deux outils différents de bûcheron : des coins. Ils sont également porteurs en filigrane de cette injonction du grand-père Didier qui les lui donna un jour, assortis des considérations suivantes : *si tu as froid un jour tu pourras toujours te chauffer ; si tu as faim tu pourras toujours gagner ta vie...* Objets transmis au sein de la famille, de génération en génération, portant les traces d'un travail intensément physique et qui glissent ici vers le terrain de l'art ; ils prennent alors une valeur toute sculpturale et la grande échelle leur confère une présence inattendue et quasi tellurique.

Hupisaaret,

(en finnois *L'île où on se sent bien*)

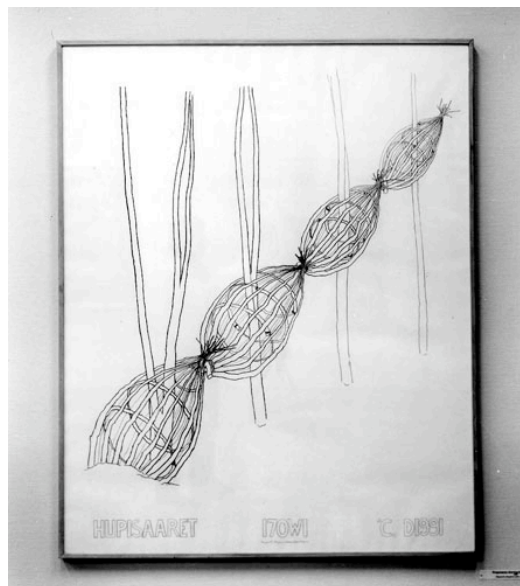
Photographie argentique 160 x 120 cm, codes-barres lettres et chiffres adhésifs noirs
Finlande, Oulu, 1991



La forme obtenue qui est nommée « œuf » dans les carnets de croquis développe une sorte de relation identitaire entre l'artiste et les tiges de saule. En pliant les branches, comment inscrire son corps en entier à l'intérieur des courbes obtenues ?
On retrouve ici aussi le code-barres mis au point dans la forêt canadienne.

Hupisaaret,

dessin préparatoire, fusain et pierre noire sur papier, 160 x 120 cm
Finlande, Oulu, 1991



En regardant le dessin on mesure l'écart entre le projet mental initial et la réalisation finale sur le terrain, dans les bois. Les formes imaginées se sont heurtées (comme souvent) aux qualités physiques du matériau choisi pour ses qualités de flexibilité : le bois de saule.

Gap

In situ, feuilles de chênes rouges découpées, 150 cm x 150 cm
Photographie argentique sur dibond, 115 x 115 cm

Shrivers' Bend, Ox-Bow site, Saugatuck, Michigan, USA, 2001.



Sur les bords du lac Michigan FM, confronté une fois encore à la très grande échelle du paysage nord-américain, se demande comment un artiste européen peut trouver sa juste mesure et sa juste place dans un tel espace. Comment faire signe dans une certaine démesure ? La réponse relève ici a contrario d'un choix intime et ténu qui s'insère discrètement dans la nature environnante.

Pour *Gap*, nous dit F.M. « l'échelle sera alors 150 x 150. Mais là je parle de centimètres. Avec ces feuilles de *red oak* qui nous environnent de toutes parts. Des petits riens sans importance. Des feuilles si belles qu'on les dirait ciselées par le meilleur orfèvre. Parcourues de longues veines aux courbes majestueuses, comme ces immenses fleuves serpentant dans la forêt brésilienne. Porteuses de mots forts, inquiétants même, découpés dans la vie, fût-elle végétale. Qu'il faut aller chercher dans cette masse puis recomposer : *chaos, nature, cycle, you, I, name*, du verbe *to name* nommer ; *gap* aussi qui signifie *écart*, un *écart* qui nous parle du *je*, du *tu*, de la difficulté à écouter, à dialoguer, que tu sois Homme ou Nature, en somme à *dire le monde*. ».

Nicole Vitré-Méchain

Pour le festival **Les vendanges photographiques de Bellevigne-en-Layon**
du 21 septembre au 13 octobre 2019